

2^E BATAILLON

Charles Le Cocq, officier de « la plus grande France »

A la fois homme de réflexion et homme d'action, Le Cocq incarne à nos yeux un parcours original, semé de difficultés et d'héroïsme - celui d'une fine devenue mystique, d'un soldat mort par devoir.

Lors du Triomphe le 23 juillet dernier, la 208^e promotion de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr a été baptisée du nom de « colonel Le Cocq ».



Charles Le Cocq naît à Rennes le 20 avril 1898, dans une famille de la petite bourgeoisie bretonne. L'enfance de Charles Le Cocq est marquée par l'esprit de revanche, la construction de l'Empire colonial français, le catholicisme, dont il conservera une rigueur morale sans faille, et l'école publique de la III^e République. Comme bien des enfants de son siècle, il

rêve de grands espaces, aux creux des pages de Jules Verne et de Robinson Crusoe, qu'il connaît par cœur.

Le Cocq prépare Saint-Cyr pendant la Grande Guerre. En 1917, il incorpore le 62^e RI mais continue sa préparation au concours, concours qu'il réussit la même année. Il fait partie de la double promotion « Sainte-Odile et La Fayette », avec d'autres grands noms, comme Bournazel. Décrit comme timide et peu sportif, il est l'une des fines de sa promotion. Ses chefs lui reconnaissent des qualités de rigueur, de modestie et son ardeur au travail, malgré une certaine pudeur vis-à-vis de ses sentiments. Échouant aux examens de fin de scolarité, c'est en tant que sous-officier des troupes de marine que Le Cocq quitte une première fois Saint-Cyr.

Le sergent Le Cocq est alors affecté à la 10^e division d'infanterie coloniale, la division Marchand, qui est violemment engagée dans les combats féroces de l'opération Blücher-York, dans l'Aisne, en mai 1918. Ce sont les fracas de la Grande Guerre qui dévoilent le caractère de Le Cocq, qui semble abandonner une posture, un déguisement. Il connaît un dur baptême du feu avec sa troupe puis est rapidement félicité pour son courage et son aptitude au commandement. Ses chefs décrivent son tempérament comme « ardent mais calme ». Selon ces mêmes supérieurs, au premier regard, il passe pour être un « amateur, mais ne l'est pas ». Au cours des contre-offensives françaises, il s'empare notamment de

Romigny-sur-Ardre, prenant deux mitrailleuses et faisant vingt prisonniers dont un officier allemand. Cité à l'ordre de l'armée et enfin promu aspirant, Le Cocq est volontaire pour l'Afrique.

MAROC, IFOGHAS, MAURITANIE

Après un retour au Vieux Bahut pour parfaire son instruction, il part au Maroc en tant que sous-lieutenant, au 10^e bataillon sénégalais. Il prend part aux opérations de pacification du pays. En mai 1920, il s'illustre dans la région de Bou Rached et mérite une nouvelle citation.

Promu lieutenant, il quitte le Maroc pour l'Afrique occidentale française en juin 1922. Affecté à Tombouctou, il est chargé de former des tirailleurs sénégalais. Il se distingue pourtant très vite au combat. À la tête d'un contre-rezzou, il est de nouveau cité à la suite du combat de Tin Aïcha, en octobre 1923. Son ardeur contre les Regueibat l'amène au commandement du 3^e peloton méhariste, basé à Kidal, l'année suivante.

De ses années au Vieux Bahut, Le Cocq saura garder sa rigueur et sa minutie, dans l'hostilité du désert saharien. Au cours de bien des affrontements, il fait preuve d'une audace mesurée, d'une énergie communicative et d'une volonté sans faille. Passionné par cet environnement dans lequel il va passer de nombreuses années, Le Cocq y acquiert de fines connaissances sur les populations, leurs habitudes, ainsi que sur le mode de vie méhariste.

L'Adrar des Ifoghas devient son fief, un territoire grand comme la Belgique et la Hollande réunies sur lequel il règne en seigneur. Écumant les dunes pour contrer les rezzous, faisant mille métiers en un jour, Le Cocq impressionne ses hommes par sa droiture et son esprit prévoyant. Il se distingue également par sa rusticité, et la vitesse de déplacement de sa troupe. En octobre 1928, un rezzou ayant attaqué un groupement méhariste voisin, il s'élance à sa poursuite, durant trois jours, sur près de 500 kilomètres, et le détruit complètement. À nouveau cité, il est proposé pour le grade de capitaine et la Légion d'honneur.

En mars 1932, un détachement de ses hommes est massacré par trahison lors de négociations avec l'Émir de l'Adrar. Le Cocq part immédiatement pour ce qui est la plus grande traque méhariste de l'histoire. « C'est ma tête ou celle de l'Émir qui y restera », déclare-t-il. Les témoins rapportent qu'il tue lui-même l'Émir. À court de vivres et avec des blessés, le groupe méhariste rentre à son poste d'El Boyad victorieux. Au retour, il aura parcouru près de 1000 kilomètres en dix jours. Il gagne par l'ensemble

de ces hauts faits son surnom de « Grand méhariste ». En Afrique, il vit cet « appel du silence » ressenti par Saint Charles de Foucauld plus tard, alors qu'il est isolé du culte catholique, perdu dans l'immensité saharienne.

En 1935, il est nommé au Soudan, au commandement du cercle de Gourma-Rharous.

SIAM ET CAMBODGE

Le 25 novembre 1938, Le Cocq part pour l'Indochine. Dans la correspondance qu'il entretient avec sa femme, il exprime sa tristesse de n'avoir pu l'emmener avec lui. En mars 1939, le chef de bataillon Le Cocq est affecté au commandement du bataillon de forteresse de la région du Cap Saint-Jacques. Habitué à travailler avec les Touaregs et les Sénégalais, il est déconcerté par les soldats annamites, mais reste persuadé que seules la rigueur et une fine connaissance de ses hommes sont le chemin vers la victoire.

Le déclenchement de la seconde guerre mondiale, en mai 1940, lui laisse un goût amer, causé par son éloignement de la métropole. Il décide de tenir son rang, là où il est, afin de faire face aux Japonais dont il attend l'offensive générale.

En décembre 1940, Le Cocq prend la tête du 2^e bataillon du régiment de tirailleurs annamites afin d'assurer la sécurité du Siam. Les attaques débutent en janvier 1942 et Le Cocq participe à un raid vers Sisophon, qui se solde par un échec. Échec certes, mais à travers lequel il rayonne en résistant face à un ennemi supérieur en nombre. Ses brillantes qualités de chef lui valent une citation à l'ordre de la division.

LE TONKIN



Au Tonkin, Le Cocq prend le commandement de la subdivision militaire de Lao Kay. Promu lieutenant-colonel. Il prépare activement ses hommes à la guérilla qui seule permettra de tenir face aux Japonais. Il est remarqué pour sa débrouillardise et son unité passe pour la plus entraînée de l'Indochine française. Traitant avec les Japonais sans rien leur

céder, il parvient à insuffler sa foi en la victoire finale de la France à ses hommes.

Le coup de force des Japonais est déclenché le 9 mars 1945. Partant spontanément de Monkay en voiture, puis à cheval, Le Cocq prend la tête du 2^e bataillon du 19^e régiment mixte d'infanterie coloniale pour porter secours au poste de Ha Coï. Dans les combats furieux qui se déroulent le 11 mars, Charles Le Cocq est touché d'une balle au cœur et tombe face à l'ennemi.

Il est fait compagnon de la Libération par le décret du 6 avril 1945 et promu colonel à titre posthume.

La biographie du colonel Le Cocq brosse le portrait d'un officier colonial, dont le tempérament d'acier s'est trempé dans le feu de Champagne, l'éclat du Sahara et le soleil d'Orient. Homme de lumière donc, « au regard ardent », l'état d'esprit de Le Cocq, à la fois humble et d'une rigueur sans faille, guide notre promotion. Le colonel Jacomy décrit un homme si vrai que son caractère profond se lit sur son visage : « *Le Cocq avait un regard qui lui brûlait le visage. Il respirait de l'énergie patiente et silencieuse, la ténacité qui ne se joue pas de l'obstacle en le niant, mais qui sait en prendre la mesure. Il avait un air de loyauté, de franchise et de décision qui appelait la confiance* ».

À la fois homme de réflexion et homme d'action, le colonel Le Cocq incarne aux yeux de la promotion un parcours original, semé de difficultés et d'héroïsme - celui d'une figure tutélaire, d'un soldat mort par devoir.

Puisse son nom rester gravé à jamais dans l'histoire de Saint-Cyr !

L'insigne se lit chronologiquement :



Parti au un d'une cape de méhariste et d'un dromadaire de l'insigne de la Compagnie Méhariste Tidikelt Hoggar évoquant la monture des unités à la tête desquelles notre parrain a sillonné le Maghreb, il rappelle d'abord la période africaine, la vie du "Grand Méhariste", de l'aventurier du désert des années 1930 aux années 1940.

Parti au deux d'une gloire au chef tombant sur l'écu de senestre et d'une demi-croix de

Lorraine passant derrière le dromadaire, l'écu fait écho à l'origine saint-cyrienne de l'officier ainsi qu'à son combat héroïque face à l'ennemi japonais sur la terre indochinoise où il trouve la mort en 1945.

L'épée au centre, divisant l'écu en ce diptyque, arbore le grade du colonel Le Cocq ainsi que son nom.

Cette épée levée au combat tombe au champagne de l'écu dans une croix d'Agadez, bijou berbère représenté sur les insignes d'unités méharistes et symbole de la vie nomade ("les quatre directions du monde, car on ne sait où tu iras mourir." phrase cérémoniale berbère). Cette croix d'Agadez prolonge la garde et le manche de l'épée ainsi que l'ancre de marine posée à l'extrémité du champagne, symbolisant les troupes de marine, l'arme qu'a servi notre parrain en Afrique comme en Indochine.



Par l'élève-officier Tugdual Couetoux - scribe de la promotion « Colonel Le Cocq »